



**Agôn**

Revue des arts de la scène  
**Points de vue**

---

## Puisque nous sommes en vie (Cette guerre n'est pas la nôtre)

Barbara Métais-Chastanier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/agon/3479>  
ISSN : 1961-8581

### Éditeur

Association Agôn

### Référence électronique

Barbara Métais-Chastanier, « Puisque nous sommes en vie (Cette guerre n'est pas la nôtre) », *Agôn* [En ligne], Points de vue, Tribune, mis en ligne le 24 novembre 2015, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/agon/3479>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Association Agôn et les auteurs des articles

---

# Puisque nous sommes en vie (Cette guerre n'est pas la nôtre)

Barbara Métais-Chastanier

---

- 1 Nous avons décidé de publier en éditio de la revue *Agôn*, une lettre que j'ai écrite le lundi 16 novembre, dans le train qui me ramenait de Marseille où nous avons joué la pièce *81 avenue Victor-Hugo*, une lettre pour mes étudiant.e.s de Toulouse et d'Albi, une lettre que j'ai lue à ces étudiant.e.s en Lettres et en Arts du spectacle. C'est une lettre que j'ai écrite parce que je regardais avec inquiétude approcher le moment où il faudrait parler, le moment où il faudrait trouver les mots justes devant eux, je savais qu'il allait falloir parler des attentats de vendredi, qu'il allait falloir en parler parce qu'il n'y a que ça à faire, parler, écrire, analyser, prendre le temps de comprendre, prendre le temps de penser, de penser autrement qu'avec la peur, de penser autrement qu'avec la colère, de penser autrement qu'avec la bêtise ou avec la tristesse. Elle a suscité beaucoup d'échanges avec mes étudiant.e.s, Français.es, Syrien.ne.s, Algérien.ne.s ou Turques, d'accords et de désaccords au sein du comité de rédaction de la revue *Agôn*, qui ne manqueront pas de trouver leur place ici.
- 2 « Je vous lis la lettre que j'ai écrite car, comme vous tous, comme vous toutes, je suis émue, très émue, comme vous toutes, comme vous tous, je suis encore sous le choc de ces attentats, sous le choc de ces événements qui ont touché des proches et des moins proches, comme vous tou.te.s je me sens désarmée : je ne suis pas spécialiste de Daech, je n'ai pas d'explication claire et simple du fondamentalisme religieux – je n'en ai pas les compétences et je me refuse aux binarismes – je ne suis pas professeur de géographie ou de sciences politiques, mais je suis autrice, je suis dramaturge et j'enseigne le théâtre et la littérature et c'est de là, de cet endroit-là que je veux vous parler, de cet endroit qui parle de l'art, qui parle de l'art parce que l'art nous dit « je suis en vie », parce que l'art quand il ne s'aliène pas aux fascismes les plus misérables nous dit « regarde nous sommes vivants ensemble » et que la littérature peut exalter la différence et qu'il y a de la joie à se regarder vivre, c'est de cet endroit de la poésie et du théâtre que je veux vous parler, car les attentats ont visé des endroits où se trouvaient des étudiant.e.s et des professeur.e.s, des artistes et des spectateurs, des endroits où se trouvaient des jeunes et des moins

jeunes, des gens qui affirmaient que la conversation, la musique, l'art, la littérature, le sport, le temps passé ensemble à la fête et à l'échange, valent plus que la haine, le replis et le mépris, des gens qui avaient le goût des vendredis soirs, des gens qui avaient le goût de draguer ou de danser, des gens qui s'apprêtaient à une nuit blanche, des gens qui n'étaient pas en guerre, des gens qui ne portaient pas les armes, des gens qui n'avaient pas de fleur au fusil, des gens qui seulement, comme vous et moi, s'exerceraient à cet étrange métier de VIVRE, j'ai repensé à janvier, j'ai repensé à janvier dernier, les attentats de Charlie, Paris, le retour à Albi, la semaine passée à parler avec les étudiant.e.s, la semaine et les suivantes à expliquer, et vendredi il y a d'abord eu l'effroi, l'effroi de se dire « ça recommence », l'effroi de se dire « ça a recommencé », de se dire « ça recommencera », et juste après l'effroi, il y a la certitude qu'il ne faut rien céder, rien céder à la peur, rien céder à la bêtise et qu'il faut plus que jamais parler, rire, écrire et échanger, plus que jamais refuser l'importation de la guerre civile, plus que jamais dire je ne suis pas en guerre, je ne l'ai jamais été, je ne le suis pas, pas plus aujourd'hui qu'hier ou que demain, plus que jamais dire « pas en mon nom », cette guerre en Syrie, cette guerre contre le terrorisme, je la récusé, plus que jamais il faut refuser les approximations faciles, les raccourcis qui font le jeu de l'extrême droite, refuser les falsifications morbides, refuser le piège tendu par le terrorisme qui n'est que l'autre nom de la terreur, refuser la mise en concurrence de l'horreur et déclarer sa solidarité avec les victimes de Paris, avec celle de Saint-Denis mais aussi avec celles de Beyrouth, d'Ankara, du Nigeria et du crash dans le Sinaï, refuser la stigmatisation des réfugié.e.s, des musulman.e.s, des sans-papiers, des pauvres, des banlieusard.e.s, des Noir.e.s, des Arabes, refuser qu'on range les gens dans des boîtes étroites qui nourrissent le racisme et l'islamophobie, refuser de céder à l'angoisse, refuser car l'ennemi est aussi intérieur, car l'ennemi c'est d'abord la réponse liberticide, car l'ennemi c'est d'abord la subjectivité de guerre et le nihilisme, ce qui fait que chacun peut être traversé par la tentation de l'égoïsme ou de la naïveté, par la tentation de la rancœur, par la tentation de la haine, parce qu'il est plus facile d'haïr que d'aimer, parce qu'il est plus facile de refuser que d'ouvrir grandes les portes, parce qu'il est plus facile de juger que de comprendre, je voulais vous lire une lettre pour nous dire cela, je vous le dis à vous comme je me le dis à moi : oui, il va falloir qu'on se regarde et qu'on se regarde autrement, il va falloir qu'on se regarde comme au lendemain d'une nuit effroyable où l'on a assassiné, qu'on se regarde comme au lendemain d'un massacre d'une violence inouïe en se demandant comment on va pouvoir changer, oui il va falloir reconnaître ça aussi, les morts, les blessés, les disparus, ceux qu'on ne reverra plus exigent cela de nous si on ne veut pas qu'ils soient morts pour rien, il va falloir se retrousser les manches, trouver comment contrer le capitalisme qui est le terreau de toute violence, il va falloir continuer, il va falloir se dire qu'on ne cédera pas, qu'on ne cédera pas à la facilité, qu'on ne cédera pas à la peur, qu'on ne cédera rien à l'obscurité, qu'on va se faire porteurs de lampe de poche, qu'on va y aller, nuit et jour, se remonter les manches, ce qui veut dire, s'asseoir, se parler, se parler peut-être comme on ne se parle plus, comme on ne s'est jamais parlé peut-être, comme on n'a jamais voulu le faire, il va falloir aller autrement vers la lumière, il va falloir qu'on trouve les chemins, ce n'est pas seulement refaire comme avant, se dire que refaire c'est déjà résister, non c'est inventer, inventer ailleurs, autrement, parce que retourner en terrasse, seulement boire et chanter sans saisir l'occasion qui nous est donnée de changer, sans faire autre chose, ce sera déjà abdiquer, résister c'est refuser d'entrer en guerre, c'est entendre la colère, les frustrations et ce qui fabrique de l'exclusion, c'est partir de là ensemble, c'est sans fausse naïveté reconnaître que des inégalités existent, qu'elles sont organisées -

économiquement et politiquement – et qu’elles fabriquent de la détresse, c’est déconstruire les privilèges plutôt que de les masquer d’un voile pudique, c’est se dire que chacun.e d’entre nous peut faire entendre sa voix contre l’inhumanité et qu’on peut encore changer – tous, ensemble –, c’est refuser la peur, c’est refuser le piège qui nous est tendu, c’est refuser la panique et les stéréotypes, c’est plus que jamais, lire, penser, parler, rire et échanger, plus que jamais affirmer ça, l’amour et l’alliance, la joie et la pensée, la valeur de l’art qui ne cède rien aux fascismes et au compassionnel, la valeur des vies, de chaque vie – car chaque vie compte et toutes méritent d’être dignement vécues –, c’est affirmer ça la valeur de la complexité et lire et rire et échanger, plus que jamais ne pas céder, refuser la restriction de nos libertés et de nos puissances d’agir, contester la logique sécuritaire qui nous fait perdre ce qu’elle prétend sauver, allumer toutes les loupottes, allumer tout ce qui brûle et réchauffe l’âme, de nuit comme de jour faire le soleil même la nuit, allumer pour aller vers la lumière, vers une autre lumière que cette nuit de surveillance que certains veulent embrasser, allumer pour contrer le scepticisme et la mélancolie, allumer pour aller vers ce qui luit, affirmer joyeusement la joie d’être vivant, affirmer la joie de l’autre, de tous les autres, ne pas fermer sa porte, ne pas fermer son esprit, ne pas fermer son cœur, ne pas se replier sur la peur, sur l’inquiétude et sur les idées simples, choisir les vérités qui sauvent plutôt que celles qui tuent, se rallier aux idées exigeantes parce qu’elles ne sont pas celles des quelques uns qui nous conduisent à la haine, être à nouveau l’autre et le même, fragile mais cherchant à être grand, regarder nos mains, elles ne sont pas vides même si nous sommes démuni.e.s, et se dire que dès demain, dès vendredi, on va recommencer à boire aux terrasses, on va recommencer à aller aux concerts, on va recommencer les nuits blanches et la drague, et se dire que dès aujourd’hui on va penser, on va lire, on va échanger, et surtout on va changer parce qu’il y en a des trucs à changer si on ne veut pas que « ça recommence », se dire aussi que nous sommes en vie et que cette guerre n’est pas la nôtre, la guerre, je la déserte, je ne veux pas d’une France se réveillant dans le rêve de Georges W. Bush, la littérature prend d’autres armes, et c’est celles-là qui nous réparent, et c’est celles-là qui nous rassemblent, et c’est celles là qui s’adressent à ce qu’il y a de plus grand et de plus bon en chacun de nous, et c’est celles-là qui nous préparent à cet étrange et difficile métier d’être homme, un métier qui serait s’exercer à un plus haut sens, un métier qui serait s’autoriser la confiance en l’autre comme en soi, un métier qui serait s’autoriser de grands rêves – se faire géant jusqu’au vertige –, un métier qui serait aller ensemble vers la confiance, un métier qui serait reprendre pied dans une vie qui a du sens, un métier qui serait renouer avec nos capacités d’action et de transformation, un métier qui serait en finir avec les décombres et la désolation, un métier qui serait en finir avec le nihilisme du capitalisme mondialisé et penser et sortir et rire et échanger : il y a tant à faire pour que demain ne soit pas le dernier. »